Document generated on 07/14/2025 6:02 p.m.

Filigrane
Écoutes psychanalytiques

La psychanalyse nomade : la COVID-19 et le cadre analytique à distance

Martin Gauthier

Volume 30, Number 2, 2021

Psychanalyse hors cadre ? Deuxième partie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1099775ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1099775ar

See table of contents

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)
1911-4656 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gauthier, M. (2021). La psychanalyse nomade : la COVID-19 et le cadre analytique à distance. *Filigrane*, *30*(2), 67–80. https://doi.org/10.7202/1099775ar

Article abstract

The COVID-19 pandemic has been a narcissistic shock, revealing the dark side of the ego, and of the analytic setting. The transition to remote analysis has opened a laboratory that allows us to study not only the consequences of the new frame, but also the foundations of any analytic setting. With Bleger and Donnet, the issue of processes opens a perspective on the frame and how it acts on the work of symbolization. The study of the effects of remote analytic work on clinical phenomena ought to be combined with that of the internal symbolic frame of each patient.

Tous droits réservés © Revue Filigrane, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La psychanalyse nomade : la COVID-19 et le cadre analytique à distance

Martin Gauthier

Résumé : La pandémie de COVID-19 a été un ébranlement narcissique qui a révélé la face cachée du moi, de même que celle du cadre analytique. Le passage à un cadre de travail à distance a ouvert un laboratoire qui permet d'interroger non seulement les conséquences, mais aussi les fondements de tout cadre analytique. Avec Bleger et Donnet, l'enjeu des processus ouvre une perspective permettant d'appréhender le cadre quant à son action sur le travail de symbolisation. Les effets du cadre à distance sur les phénomènes cliniques gagnent ainsi à être articulés avec le cadre symbolique interne de chaque patient.
Mots clés : cadre analytique ; cadre à distance ; symbolisation ; narcissisme ; le moi.

Abstract: The COVID-19 pandemic has been a narcissistic shock, revealing the dark side of the ego, and of the analytic setting. The transition to remote analysis has opened a laboratory that allows us to study not only the consequences of the new frame, but also the foundations of any analytic setting. With Bleger and Donnet, the issue of processes opens a perspective on the frame and how it acts on the work of symbolization. The study of the effects of remote analytic work on clinical phenomena ought to be combined with that of the internal symbolic frame of each patient.
Key words: analytical framework; remote framework; symbolization; narcissism; the I.

En février 1919, au sortir de la Grande Guerre, alors que la pandémie de grippe espagnole menace les populations déjà meurtries, Lou Andreas-Salomé écrit à Freud pour avoir son avis quant à une psychanalyse qu'elle mène par correspondance. Elle a débuté le traitement d'une jeune femme de 21 ans présentant des symptômes somatiques, hystériques et obsessionnels. Celle-ci ne peut se déplacer pour venir voir l'analyste. Andreas-Salomé demande à Freud : « Dois-je, puis-je, osè-je tenter de continuer avec cette jeune fille la correspondance qu'elle souhaite pour l'éclaircissement de l'un ou l'autre point ? » Freud répond rapidement :

« Qu'est-ce qui s'y oppose ? Cela vaut la peine d'essayer » (Andreas-Salomé, 1966, p. 119)[1].

À la même date du 22 février, quatre ans plus tôt, pendant la guerre, Sándor Ferenczi avait aussi rapporté à Freud avoir entrepris une expérience originale : « la première analyse équestre dans l'histoire mondiale », disait-il (Ferenczi, 1992, p. 61)[2]. Mobilisé comme médecin militaire, il avait profité de son nouvel apprentissage de l'équitation pour faire l'analyse de son commandant. Il valait aussi la peine d'essayer.

Un siècle plus tard, en mars 2020, une nouvelle pandémie, celle de COVID-19, se répand rapidement. Les consignes sanitaires imposent des mesures de confinement qui ouvrent un champ inédit d'expérimentation à grande échelle, dans toutes les sphères de la société. La psychanalyse n'est pas en reste ; elle quitte le bureau et devient nomade. Par le téléphone ou par l'écran numérique, les protagonistes se rencontrent alors à distance et balisent cette expérience dans le *hic et nunc* de sa découverte. Dans ce nouveau lieu de travail dématérialisé, la psychanalyse se pare de nouveaux habits, mais reste-t-elle bien la même ?

La nécessité aura vite fait taire les réserves que de nombreux analystes entretenaient jusque-là face à l'analyse à distance. Celle-ci existait certes déjà, mais jamais à l'échelle que la pandémie multiplia. Il demeure encore trop tôt pour tirer des conclusions fiables d'une expérience aussi récente, mais un retour sur la dernière année peut participer à éclairer le chemin qui s'annonce devant nous. En particulier, le confinement a agi comme un révélateur de la face cachée du moi, ce qui nous renseigne à son tour sur la face cachée du cadre analytique. C'est la dimension que nous voudrons d'abord déplier, avant de développer quelques remarques sur la pratique analytique nomade de ces temps de pandémie. L'occasion est belle pour désacraliser et questionner le dispositif analytique quant à ses fondements cliniques, notamment dans son efficience symbolique[3].

Les conditions d'impréparation du moi

Au Québec, comme partout ailleurs, la pandémie de COVID-19 a eu des conséquences terribles, mais elle aura aussi ouvert un champ inédit d'expérimentation. Un grand laboratoire, marqué d'abord d'étrangeté, s'est rapidement déployé, jetant du même souffle une autre lumière sur la familiarité soudainement perdue. Dans les nouvelles conditions de subjectivité que la situation politico-sanitaire créait, il y avait crise ; et cette crise mettait en relief le processus complexe et continu de subjectivation qu'on appelle le

narcissisme, processus œuvrant au maintien de l'unité du moi. Les suites de la transformation des conditions de subjectivation restent encore ouvertes, mais les débuts révélaient surtout combien la familiarité antérieure était une construction à interroger. La pandémie forçait le moi à mettre en question son rapport au monde et à lui-même.

Se résoudre à représenter l'état réel du monde extérieur est un défi pour l'esprit humain qui préfère bien davantage effacer la distinction entre moi et non-moi (Zaltzman, 1998). Ce que Freud aborda sous le concept d'un principe de réalité est avant tout le lieu d'un conflit et une épreuve toujours active où le désir a la peau dure. Le narcissisme entendu comme un processus dynamique et continu concerne directement ce commerce entre soi et monde (à l'opposé, les troubles du narcissisme signent les ratés de ce processus). Avec la crise pandémique, constatons d'emblée combien le moi restait non préparé malgré tous les signes avant-coureurs, combien ce moi, derrière des apparences réalistes, vivait dans son propre monde. En amont du choc, l'insouciance préalable, tissée d'omnipotence et de déni, favorisait l'aveuglement et l'impréparation. Le choc fit perdre pied au moi et à ses velléités de maîtrise. L'ébranlement mit en relief les fondements mêmes de ce moi, en particulier ses liens à sa part plus indifférenciée où le rapport à l'objet et au collectif garde sa magie primitive.

La pandémie et les mesures politico-sanitaires venaient heurter douloureusement les rapports que le moi entretenait avec lui-même et avec le monde. L'économie objectale était largement touchée, mais la crise était d'abord d'essence narcissique : le moi se voyait attaqué sur deux fronts, par la menace externe que représentait le virus avec les mesures sanitaires et, sur le front interne, par la dépendance exacerbée. Contagion et confinement mettaient à mal les frontières, la subjectivité prenait un coup. Était amplifiée l'étrangeté du monde et fragilisés les liens qui se croyaient pérennes. Dépendance accrue dans un univers devenu plus étranger et énigmatique : l'angoisse rôdait dans ce scepticisme exacerbé, où les perceptions de la réalité extérieure étaient brusquement mises en cause, tout comme les capacités d'expression depuis la réalité intérieure.

En brisant l'illusion intime d'une identité de soi avec le monde, le confinement renforçait les mécanismes anaux associés à la haine devant ce qui à la fois s'imposait et se refusait. Il y avait là le rappel d'une expérience originaire de la séparation, avec toutes les projections que cela favorisait et la paranoïa que l'invisibilité virale accentuait. Il y avait aussi attaque du corps, frontière naturelle entre moi et monde, ce qui favorisait le repli vers l'esprit, alors même

que cet esprit, sans toutes ses assises corporelles, n'était pas nécessairement en mesure de faire sens et de créer. Pour tenir, le moi se tournait aisément vers une tentative d'ancrage par un rapport addictif aux informations et par beaucoup de distraction et de divertissement, activités d'ailleurs encouragées par les pouvoirs politiques pour garder la collectivité disciplinée[4].

Ainsi, dans l'espace insulaire du confinement, la solitude était creusée, le scepticisme accentué, la schizoïdie normalisée. Flottait un vent de nostalgie pour le temps où le moi faisait davantage un avec le monde, où il pouvait cultiver l'illusion de son pouvoir. Un sentiment de futilité s'immisçait sournoisement et venait saper l'autre mobilisation, celle transitionnelle qui dynamise les liens objectaux. La pandémie avait le poids d'une chute.

L'étrangeté révélée : Freud et Bergson

« *There is a world elsewhere* » ; « il y a un monde ailleurs ». Dans cette petite phrase de Shakespeare, Peter Brook, grand metteur en scène anglais, reconnaissait la trame qui a animé toute son exploration théâtrale (Lunden, 2019). Avec la pandémie, l'ailleurs était soudainement ici ; et cet ailleurs était d'abord celui d'une perte et d'une nouvelle étrangeté. Que la perte révèle l'étrangeté, c'est une dimension que Freud (1915) décrivait avec la mort d'un être cher. En pleine Guerre de 14-18, il avait mis en relief un double enjeu au sein de la problématique du deuil : la perte révèle à la fois combien ce qui est perdu était pour l'individu « une part de son propre moi bien-aimé », tandis que cette part devenait soudainement, à la lumière de la perte, « aussi une part étrangère ». « Ce n'est ni l'énigme intellectuelle ni chaque cas particulier de mort, mais le conflit de sentiments ressentis lors de la mort de personnes aimées et, en même temps, étrangères et haïes, qui a fait naître chez les hommes l'esprit de recherche », ajoutait-il (Freud, 1915, p. 32). La perte altère ; elle rend autre la part perdue et force à reconsidérer les liens qui unissent l'individu à elle. De nombreux films et romans illustrent de manière concrète cet enjeu où l'objet perdu se révèle soudainement, pendant le deuil, sous un jour nouveau et inattendu – pensons par exemple aux films *Trois couleurs : Bleu* de Kieslowski (1993) et *La chambre du fils* de Moretti (2001).

Si chacun a répondu à la pandémie avec ses moyens et son histoire, les conditions communes étaient celles d'un ébranlement narcissique qui révélait des assises plus invisibles et primitives, cette face cachée où chacun tisse son rapport privé au monde depuis des origines où ce monde était d'abord le corps maternel.

Un auteur contemporain de Freud, Henri Bergson (1896), dans *Matière et mémoire*, concevait la mémoire en des termes qui peuvent aussi nous être utiles pour penser l'impact de la pandémie. Le philosophe identifiait deux formes indépendantes de la mémoire, l'une constituée d'images-souvenirs, l'autre motrice. Il donnait l'exemple d'une leçon apprise par cœur. La première mémoire est représentative, soit celle des étapes distinctes de l'apprentissage de cette leçon, avec tous les détails circonstanciels et affectifs qui peuvent être rappelés par la suite. La seconde est le souvenir moteur formé par la capacité acquise de réciter la leçon. Cette dernière forme est une action et elle répète plutôt que d'imaginer. Le souvenir de la leçon prend alors le caractère d'une habitude où une impulsion initiale met en branle des mouvements automatiques. Les comportements quotidiens répétés prennent largement cette forme d'habitudes motrices initiées par les perceptions récurrentes, et il faut alors s'abstraire de l'action pour pouvoir porter une attention aux souvenirs associés issus de la mémoire représentative.

Les conclusions que tire Bergson de ses observations ont vieilli et nos connaissances du cerveau ont beaucoup évolué, mais ses fines distinctions gardent une valeur heuristique[5]. Le choc pandémique venait rappeler sa distinction des deux mémoires, au moment où le tissu d'habitudes quotidiennes était déchiré, mettant à jour une nouvelle étrangeté. Au cœur du confinement, les gestes habituels avaient perdu leur automatisme et se voyaient remis en question. Il fallait penser et recomposer le quotidien. La situation exigeait de s'abstraire de l'action et favorisait l'évocation des souvenirs représentés (toujours en construction, ajoute le psychanalyste) dans la quête d'une nouvelle prise sur la réalité.

Enfin, cette fois le choc était tant individuel que collectif, tout comme les moyens mobilisés pour y faire face. La dépendance invisible du moi individuel trouvait un écho au niveau social : la pandémie venait révéler l'interdépendance du monde et sa vulnérabilité malgré les progrès techniques accomplis, rude épreuve d'humilité. Les tensions sociales traduisaient aussi l'assise plus primitive de l'organisation collective.

L'institution du moi s'avère ainsi un royaume qui creuse ses racines dans le sol commun. Il ne saurait oublier ce dont il dépend, au risque d'un rappel traumatique. Pendant les heures sombres de la pandémie, le miroir social renvoyait l'image d'une société construite sur le désaveu de cette dépendance, notamment dans le traitement des plus vulnérables. La dépendance à la nature et à ses ressources reste une autre dimension encore trop

ignorée aujourd'hui : la menace écologique s'avance tragiquement sur la liste de rappel.

Le nouveau cadre analytique nomade

Du côté du cadre analytique, le saut fut également majeur et sans préavis. Devant la menace virale et les consignes politico-sanitaires, pour éviter de suspendre soudainement le travail entrepris pour une période indéterminée, les psychothérapeutes, toutes approches confondues, choisirent de se rabattre sur les voies de communication encore ouvertes, soit celles du téléphone et de l'écran. Il fallait inventer pour maintenir la continuité thérapeutique dans le nouvel environnement pandémique. Le psychanalyste sédentaire laissait derrière lui son cadre habituel et prenait la route. Il acceptait un nouveau nomadisme, suivant ses patients là où ils l'amenaient, au bout du fil téléphonique et des réseaux virtuels.

D'emblée, la pandémie et les mesures politico-sanitaires dévoilaient l'essentielle articulation du cadre analytique à l'enveloppe sociale qui le rend possible, ce que les collègues travaillant dans des régimes politiques hostiles à la psychanalyse savent depuis longtemps, avec les conditions de pratique que cela leur impose[6]. En développant les outils pour poursuivre leur travail, les analystes purent maintenir leurs activités malgré le confinement, tout comme leur identité professionnelle, leur reconnaissance sociale et leur rémunération. Ces aspects n'étaient pas négligeables compte tenu du choc narcissique dont nous parlions précédemment. Cette assise permettait d'aborder les impacts de la situation en cours avec une inscription sociale encore relativement préservée. Mais tout comme le moi individuel, le cadre thérapeutique se révélait aussi plus complexe et plus dépendant du collectif que son instauration individuelle le laissait transparaître. En faisant effraction bilatéralement, tant sur l'analysant que sur l'analyste, la réalité extérieure rappelait la matrice essentielle qu'offrent le socius et la culture au traitement qui se déploie à l'abri des murs du bureau. Et ce, au moment où le bureau perdait son rôle de centre géographique de la rencontre thérapeutique.

Si historiquement le cadre analytique a pu apparaître souvent sacralisé et être l'objet de guerres passionnelles entre praticiens, si ce cadre se conçoit idéalement dans un rapport tangentiel avec la réalité extérieure pour favoriser le plein déploiement de la scène sexuelle psychique (Laplanche, 1987), le contexte pandémique ne pouvait être ignoré et exigeait une rapide re-fondation, en utilisant les canaux de communication encore disponibles. Dans

l'urgence, le geste permettait de poursuivre le travail entrepris ; les fruits et la réflexion suivraient. Il valait la peine d'essayer. D'autant que l'expérience du travail à distance n'était pas inconnue pour plusieurs analystes, mais son ampleur, dans les circonstances particulières prévalant alors, était certes inédite.

Par ce geste inventif, les praticiens témoignaient de leur engagement à leurs patients et démontraient une souplesse qui modifiait les investissements. L'asymétrie antérieure était bousculée, non seulement par la menace pandémique qui pesait bilatéralement sur les deux protagonistes, mais aussi par les divers ajustements qui venaient moduler la topographie relationnelle. Au creux du confinement, la poursuite des séances constituait un geste nécessairement séducteur, faisant figure d'une injection libidinale par l'analyste. Et ce, sans compter les aménagements additionnels nécessaires pour préserver la communication en ces temps de crise, jusque dans le maniement du silence en séance. Il n'y avait pas que la topographie extérieure qui changeait, la topographie relationnelle aussi.

De leur côté, les patients avaient un nouveau contrôle géographique dans le contact avec leur analyste, qu'ils amenaient dans le lieu de leur choix (à moins d'une entente venant limiter ce choix). Les praticiens découvrirent les lieux de vie de leurs patients, parfois des pièces intimes comme la chambre à coucher, la voix ou le visage des enfants, la difficulté de baliser un temps protégé et confidentiel, la nécessité de se réfugier dans la voiture ou de marcher dans le voisinage, autant d'éléments de la réalité venant faire effraction dans le champ relationnel plus symbolique. Par ailleurs, contrairement aux tentatives pour limiter l'influence suggestive de l'analyste en réduisant sa présence réelle dans le cadre classique, la situation pandémique rendait la réalité du praticien soudainement plus présente, malgré son absence corporelle.

À distance, la délocalisation avait aussi un impact sur le temps, particulièrement dans sa durée. Les patients pouvaient certes garder les mêmes heures de séance, mais celles-ci avaient perdu tout ce que comportait le déplacement temporo-spatial pour venir au bureau et pour retourner ensuite aux activités quotidiennes. Sans autre mouvement que celui contrôlant la technologie, en l'absence de lieux et de temps intermédiaires, la transition avant et après la séance devenait immédiate, faisant apparaître et disparaître aussitôt les conditions de la rencontre, la déconnexion rompant la pleine immersion. La spatialisation du temps de la séance changeait, pour l'analyste et pour l'analysant. Avec ces nouvelles conditions d'aménagement, la

présence et l'absence s'inscrivaient différemment dans le cours des événements psychiques.

La nouvelle interface créée par la technologie excluait la présence physique des corps, laissant les protagonistes endeuillés de la pleine co-corporéité. Le contact s'établissait par la voix ou par une image sur un écran bidimensionnel[7]. Déjà le cadre classique limitait la sensorialité et la motricité, voulant favoriser ainsi la prise de parole et la mise en représentation. Cette fois, au téléphone ou à l'écran, la sensorialité devenait encore plus limitée, tandis que la motricité pouvait s'exercer plus librement, mais sans action directe sur l'autre. Paradoxalement, le travail à distance révélait l'intensité sensible des corps dans le cadre classique, dimension langagière qui se négative derrière la parole (la présence des corps sera particulièrement ressentie au moment du retour en présence, au terme du confinement).

À distance, davantage concentrée sur ce qui restait disponible parmi les modalités sensorielles, l'attention de l'analyste ne flottait pas comme avant. Il était toutefois fascinant de voir combien, de manière immersive, l'esprit compensait pour combler ce qui manquait, et pour ainsi se redonner rapidement toutes les apparences d'un cadre stable, telle une nécessité afin de poursuivre le travail de représentation (Churcher, 2021). La qualité immersive de l'écoute permettait de restituer l'impression de plein contact en personne[8]. Une nouvelle fatigue chez l'analyste témoignait de l'exigence énergétique de cette activité supplémentaire. En contrepartie, cette fatigue générait des contre-investissements, qui pouvaient à leur tour réduire le plaisir généré par l'activité analytique.

Enfin, la distance constituant une limite à l'action sur l'autre, l'agir trouvait de nouvelles expressions, tant au niveau transférentiel que contre-transférentiel. La protection de l'écran ou du téléphone permettait à certains patients de faire des révélations auparavant maintenues secrètes, comme tenir des propos plus intimes concernant l'analyste (notamment des fantaisies de nudité où le corps réclamait attention). En l'absence du regard au téléphone, modalité choisie par une grande majorité des analysants utilisant préalablement le divan, la dimension surmoïque se réorganisait autrement. Plus largement, la distance venait protéger les deux protagonistes contre toute transgression du double interdit du toucher (Anzieu, 1985). L'excitation libidinale et agressive était modulée autrement à distance. Une proximité virtuelle pouvait s'établir au creux de l'oreille ou dans la magnification des visages à l'écran, mais toujours dans l'isolement physique des corps, loin de leur force d'attraction.

La fonction opaque du cadre : symboliser

Tous ces changements rappelaient combien le cadre analytique est une construction. L'action analytique s'effectue à l'intérieur d'un espace que balise le cadre qui institue la situation analysante (Donnet, 1995). Dans des conditions classiques, le cadre s'oublie lorsque la symbolisation opère et délimite une topique intrapsychique. Mais son rôle devient crucial pour permettre la symbolisation lorsque celle-ci achoppe, ce qui est le cas, à des degrés variables, dans tous les traitements. Il est alors l'assise de l'écart symbolique qui permet l'interprétation et la transformation. À son usage, le dispositif apparaît vite double, avec une face externe invariante prenant la forme d'une convention contractuelle, et une face interne où il est engagé dans le processus et sexualisé. Cette surface interne porte la dimension processuelle sur laquelle Bleger (1966) attirait l'attention, revers dont les fondements se font oublier quand leur investissement soutient le travail de symbolisation.

Le travail aujourd'hui classique de Bleger définissait le cadre analytique comme un non-processus fait de constantes (temporo-spatiales, monétaires, etc.) à l'intérieur desquelles le processus a lieu, celui-ci étant l'ensemble des variables du traitement, notamment les formes mobiles que prennent le transfert et le contre-transfert. Il démontrait toutefois combien ce cadre, sous ses dehors apparemment constants, s'avérait bel et bien un autre processus. Le psychanalyste argentin proposait que le dispositif abrite le non-moi du patient, soit l'indifférenciation primitive des premiers stades de l'organisation de la personnalité, toujours active à l'ombre du moi mieux différencié. Inspiré par Klein, il faisait ainsi du cadre le dépositaire de la partie psychotique de la personnalité, ce que nous avons appelé la face cachée du moi.

Dans cette foulée, Donnet (1995) parle d'une ambiguïté du cadre, qui est à la fois « toujours déjà symbolique » et « toujours encore symbiotique » (Donnet, 1995, p. 30). Le psychanalyste français a cette riche métaphore du « divan bien tempéré » pour aborder la situation analysante et les conditions que permet son « instrumentation ». Sous ce dernier terme, il regroupe les principes de la méthode et le dispositif. Pour lui, l'enjeu « passablement opaque » du cadre est celui de « symboliser, par son acte instituant, les conditions de la symbolisation » (Donnet, 1995, p. 29). Que dire alors du rôle des nouveaux instruments adoptés à la faveur de la pandémie ? Qu'en est-il du nouveau divan dématérialisé ?

Que le nouveau cadre ait soutenu la continuité du travail, il n'y a pas de doutes. Il s'agissait de poursuivre les rencontres, et pouvoir le faire à

distance s'avéra providentiel. Plus encore, un sentiment positif face au travail ainsi poursuivi, souvent teinté d'agréable surprise chez ceux d'abord plus inquiets, nourrissait les échos entendus dans la communauté des praticiens. Mais quelle influence le nouveau cadre avait-il sur le travail lui-même ?

Un premier Freud (1890), avant même la naissance de la psychanalyse en tant que telle, abordait le traitement psychique en insistant sur le rôle de la parole, pour redonner aux mots une part de leur magie perdue. Cet échange verbal restant préservé dans l'analyse à distance, est-ce là l'essentiel, d'autant que cet échange concerne des objets inconscients qui gardent leur extra-territorialité en toutes circonstances ? Le même Freud, d'un bout à l'autre de son œuvre, comparait aussi l'appareil psychique à une série de lentilles au sein d'un appareil optique. Dans cette veine, le cadre thérapeutique peut représenter un autre appareillage, à la manière d'une lentille externe pour mieux révéler le fonctionnement de l'appareil psychique et l'étudier en action dans la rencontre. Le cadre pose ainsi ses propres contraintes à l'expression et à la traduction/transduction (Scarfone, 2014) dans sa médiation de la rencontre. Peut-il prétendre être neutre ou indifférent, jamais faussé ?

Nous le disions, il est tôt pour toute conclusion face à ces questions complexes. Des hypothèses peuvent cependant être formulées. Elles pourront être mises à l'épreuve de nos expériences respectives lorsque la pandémie sera derrière nous, nous livrant alors les fruits mûris par l'après-coup. La situation que nous interrogeons est complexifiée par le fait que l'usage du cadre à distance s'est généralisé dans un contexte particulier, celui de la pandémie et des mesures politico-sanitaires. La réalité psychique était déjà en crise du fait du télescopage insidieux entre la réalité virale et le monde interne, rendant plus envahissant le danger d'endommager l'autre ou d'être soi-même attaqué. L'invention du nouveau cadre infirmait la destruction appréhendée, en offrant une continuité au travail dans des conditions où le danger viral était tenu à l'écart. À cet égard, dans l'urgence du premier confinement, alors qu'une contamination de la relation thérapeutique par les angoisses paranoïdes ambiantes pouvait être appréhendée, ce n'était généralement pas le cas. Au contraire, le travail donnait souvent accès à une meilleure capacité dépressive, avec une élaboration onirique et un travail de symbolisation accrus. La suite donna à penser que les conditions sociales favorisaient une hypothèse de base de dépendance (Bion, 1961), dans la nécessité de préserver un refuge face aux dangers externes, pour calmer l'angoisse d'un cruel isolement sans soins.

C'est avec l'enjeu de la symbolisation que nous souhaitons articuler nos hypothèses. En contrepied à toute une époque où le spectre de la suggestion était combattu en prônant le retrait abstinent de l'analyste, l'intérêt pour les étapes primitives de la symbolisation et de la subjectivation a entraîné une attention accrue pour le rôle de l'intersubjectivité. Cette perspective a donné un nouveau relief à la participation de l'analyste et du cadre dans le travail de mise en représentation et d'élaboration symbolique du lien aux objets premiers. Donnet s'inscrit dans cette réflexion lorsqu'il aborde l'institution et le maintien du cadre comme une symbolisation des conditions de la symbolisation. La fonctionnalité du cadre externe vient répondre au fonctionnement symbolique du patient, en particulier au cadre moïque/surmoïque interne de ce dernier. À cet égard, il devient plus juste de s'interroger sur la manière avec laquelle un patient utilise un cadre donné, plutôt que de prétendre à des généralisations pour l'ensemble des patients. Le cadre à distance se pose ainsi comme instituant de nouvelles conditions d'intersubjectivité. Nous sommes amenés à interroger l'usage que fait tel patient de ce cadre, ainsi que la capacité du couple analytique de mettre au travail cet usage. S'ouvre la question non plus seulement de ce qui peut être perdu, mais aussi de ce qui peut être rendu possible ou plus manifeste par la nouvelle instrumentation.

Le niveau de symbolisation et ses entraves se manifestent particulièrement dans la manière avec laquelle la présence et l'absence sont aménagées et représentées. Pour le patient chez qui la double limite (Green, 1982) est mieux établie[9], où le conflit concerne davantage la sphère névrotique, la distinction balisée entre réalité matérielle et réalité psychique lui permet de jouer plus facilement à l'intérieur de différents cadres ; le passage au cadre à distance influencera moins le cours de la relation que chez un autre patient, celui-là plus dépendant des conditions externes dans sa régulation de ses émois intérieurs. Ce dernier trouvera dans le cadre à distance de nouvelles modalités d'expression de sa conflictualité moins bien établie. Pour ce second patient, la dimension protectrice qu'offre la distance pourra ainsi être précieuse, par exemple, pour calmer des angoisses d'intrusion et permettre un aménagement moins traumatique, mais la communication infraverbale aura simultanément une assise sensorielle et émotionnelle plus limitée. Les conflits autour de la dépendance trouveront alors une expression différente dans le cadre plus distant. Tandis que le premier patient fera flèche du bois de tout cadre, le second sera plus affecté par l'environnement lui-même. La face cachée du cadre sera un facteur

plus déterminant dans ce deuxième cas où le moi a des assises symboliques plus précaires.

Un enjeu central demeure celui de pouvoir éventuellement mettre en pleine lumière les éléments qui restent dans l'ombre du cadre. Les rendre partie intégrante du processus permet de réduire un clivage potentiel et de dynamiser les capacités moïques. Dans le contexte pandémique, l'évolution du travail semblait plus favorable lorsque la perte des conditions analytiques antérieures et ses conséquences pouvaient se verbaliser ; le deuil cherchait à s'élaborer, ce qui n'est pas le cas quand l'analyse à distance se veut sans perte, affirmée comme équivalente au cadre classique sans autre questionnement. Le retour au bureau après la période à distance, lorsqu'il avait lieu, pouvait aussi éclairer à son tour ce que la distance favorisait et ce qu'elle inhibait, dans chaque situation particulière. La question de la perlaboration et de la profondeur des transformations observées en ces temps pandémiques méritera notre attention future.

Une expérience à suivre

Ce n'est pas le moindre des paradoxes humains qu'il faille chaque fois perdre quelque chose pour découvrir et redécouvrir ce que nous sommes. La pandémie de COVID-19 a ouvert un large chantier où pertes et découvertes s'entremêlent. La maxime de Shakespeare – « *there is* a *world elsewhere* » – invite à l'exploration et Peter Brook y a trouvé appui pour remettre en question tous les éléments du cadre théâtral. La psychanalyse forme un autre théâtre[10] dont le cadre gagne à être questionné pour en tirer toutes les potentialités symbolisantes. L'étrangeté que la perte découpe nourrit la recherche et dévoile la face cachée que la familiarité gardait dans l'ombre. Ainsi s'élargit l'exploration.

La psychanalyse a été infectée par la pandémie. Une forme d'émancipation du cadre classique s'est imposée. Outre la réflexion nécessaire face aux changements sociaux qui s'annoncent et face aux nouvelles formes de subjectivité que la crise a révélées, le nouveau cadre à distance constitue une expérience clinique dont il faudra suivre les résultats. Une question fondatrice à laquelle nous n'avons pu encore trouver une réponse consensuelle revient d'ailleurs en force : quels sont les éléments essentiels d'une psychanalyse et de son cadre ? Lors de discussions internationales, pendant les mois précédant la pandémie, cette question s'était déplacée de l'enjeu des modèles de formation (avec la fréquence des séances au cœur des conflits) à celui de l'analyse à distance (notamment autour de la formation à distance

d'analystes chinois par des Américains). La pandémie et le chantier empirique ouvert avec la technologie viennent brasser les cartes et déployer le jeu autrement. C'est à suivre.

Martin Gauthier
martin.gauthier3@sympatico.ca

Notes

1. Lettre de Andreas-Salomé du 22 février 1919, suivie de la réponse de Freud du 9 mars 1919.
2. Lettre de Ferenczi du 22 février 1915.
3. Par « pratique analytique » et « analyste », entendons toute pratique et tout praticien dont le travail thérapeutique est guidé par les principes de la psychanalyse, en inscrivant la cure classique au sein d'un continuum d'intensité. Toute la réflexion autour de la pandémie est d'ailleurs traversée par un questionnement de ce qui constitue l'essence d'une approche qui se dit psychanalytique. L'usage du masculin dans la rédaction du texte se veut par ailleurs épicène.
4. Dans les circonstances, la défense maniaque ordinaire, que nous avons abordée dans un texte précédent (Gauthier, 2017), était particulièrement sollicitée et prenait de nouvelles avenues de divertissement, alors que l'isolement confrontait chacun à son monde intérieur.
5. Le psychanalyste peut lancer des ponts entre les descriptions du philosophe et la démarche freudienne, notamment au niveau du rêve et de la méthode d'associations libres, temps d'émancipation pour la mémoire représentative, ou encore au niveau de l'action motrice du traumatisme qui se répète sans une représentation mieux élaborée.
6. Les conditions de pratique sous les régimes totalitaires brimant la liberté de pensée, de même que celles dans des cadres politico-religieux comme celui existant en Israël, constituent une question complexe que le dernier Congrès des psychanalystes de langue française a permis d'aborder (voir Chetrit-Vatine et Granek, 2020).
7. J'ai développé cette question dimensionnelle dans l'article *La caverne de Théo. Dans quel espace vivons-nous aujourd'hui ?* (Gauthier, 2020). J'y soulignais le caractère protecteur que peut prendre l'écran, notamment quand la subjectivité est mal établie, à la manière d'un bouclier de Persée d'un autre ordre. Cet enjeu n'est pas le propre de la technologie elle-même, mais dépend de son utilisation. Dans le travail analytique, la question devient celle des conditions aménagées par la technologie et de l'usage que le patient en fait.
8. En son temps, Freud (1912) avait souligné cette dimension immersive en comparant la communication inconsciente et son écoute par l'analyste à l'amplification du récepteur d'appel téléphonique.
9. La double limite concerne la barrière du refoulement sur sa face interne et la limite dedans-dehors sur sa face externe. Cette représentation topique ne saurait faire oublier que nous parlons ici de processus dynamiques et diachroniques structurant les rapports objectaux et la régulation narcissique.
10. « *The new theatrics of remote therapy* », titrait le *New Yorker* (Gopnik, 2020) pendant la pandémie.

Références

Andreas-Salomé, L. (1966). *Correspondance avec Sigmund Freud*. Gallimard, 1970.

Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Dunod.

Bergson, H. (1896). *Matière et mémoire*. Presses universitaires de France, 1982.

Bion, W. R. (1961). *Recherches sur les petits groupes*. Presses universitaires de France, 1965.

Bleger, J. (1966). Psycho-analysis of the psychoanalytic frame. *International Journal of Psychoanalysis, 48*, 511-519.

Chetrit-Vatine, V. et Granek, M. (2020). Espace psychique, lieu analytique, « makom ». *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris, 1*, 139-218.

Churcher, J. (2021). The psychoanalytic setting, embodiment, and presence: exploring José Bleger's concept of "encuadre". Dans C. Moguillansky et H. N. Levine (dir.), *Psychoanalysis of the Psychoanalytic Frame Revisited: A New Look at Jose Bleger's Classic Work*. Routledge.

Donnet, J.-L. (1995). *Le divan bien tempéré*. Presses universitaires de France.

Freud, S. (1890). Traitement psychique (traitement d'âme). Dans *Résultats, idées, problèmes I* (p. 1-23). Presses universitaires de France, 1984.

Freud, S. (1912). Conseils aux médecins sur le traitement analytique. Dans *La technique psychanalytique* (p. 61-71). Presses universitaires de France, 1953.

Freud, S. (1915). Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort. Dans *Essais de psychanalyse* (p. 7-40). Payot, 1981.

Freud, S. et Ferenczi, S. (1992). *Correspondance. Tome II.* Calmann-Lévy, 1996.

Gauthier, M. (2018). L'interprétation : pour une remise en chantier. *Filigrane, 27* (2), 17-27.

Gauthier, M. (2019). La caverne de Théo. Dans quel espace vivons-nous aujourd'hui ? *Filigrane, 28* (2), 153-168.

Gopnik, A. (2020, 1er juin). The new theatrics of remote therapy. *New Yorker*.

Green, A. (1982). La double limite. Dans *La folie privée* (p. 293-316). Gallimard, 1990.

Laplanche, J. (1987). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Presses universitaires de France.

Lunden, J. (2019, 6 octobre). At 94, Director Peter Brook Is Still Asking The Deep Questions. *NPR*. https://www.kunc.org/2019-10-06/at-94-director-peter-brook-is-still-asking-the-deep-questions.

Scarfone, D. (2014). L'impassé, actualité de l'inconscient. *Revue française de psychanalyse, 78* (5), 1357-1428.

Zaltzman, N. (1998). La réalité est-elle paranoïaque ? *Topique, 67*, 17-56.